

# La notion du miracle et son importance

Autor(en): **Reymond, Arnold**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379908>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA NOTION DU MIRACLE ET SON IMPORTANCE

---

Depuis quelques années les théologiens protestants semblent avoir abandonné l'étude approfondie du miracle. Cette question qui, il y a vingt ans, passionnait tous les esprits a été délaissée pour faire place à d'autres préoccupations. A quoi bon, disent la plupart des théologiens, tenter de résoudre un problème qui apparaît comme insoluble et dont l'importance pour la vie religieuse n'est après tout que secondaire ? A la réflexion cependant la croyance au miracle semble intéresser l'existence même de la foi chrétienne et l'on peut se demander si l'attitude hésitante qui est généralement prise vis-à-vis de cette question n'est pas l'une des causes du malaise religieux dont souffre la pensée protestante à l'heure actuelle. Dieu en effet doit être considéré comme étant intervenu et comme intervenant dans le monde, sinon le christianisme perd toute sa portée et sa signification. Mais, cette intervention divine, comment la concevoir ?

Tous sans doute sont d'accord pour admettre l'action toujours vivante de Dieu dans le monde spirituel. Les conversions, le développement de la vie religieuse sous toutes ses formes ne peuvent se concevoir sans l'aide du Dieu personnel qui agit sur ses créatures.

Mais il en va tout autrement lorsque le problème du miracle se pose dans le monde des phénomènes matériels.

La hache que le prophète Elisée a jetée dans la rivière a-t-elle vraiment surnagé ainsi que le raconte le livre des Rois ? Sur l'invocation d'Esaië l'Eternel a-t-il fait reculer de dix degrés l'ombre portée sur le cadran solaire ? Si des récits de l'Ancien Testament nous passons à ceux du Nouveau Testament, nous abordons un terrain historique plus solide, semble-t-il. Et cependant que de choses étranges nous y sont rapportées. Jésus change de l'eau en vin et ressuscite Lazare. Sous la conduite d'un ange, l'apôtre Pierre voit ses liens tomber et les portes de sa prison s'ouvrir d'elles-mêmes. Que penser de semblables faits ? Et ce n'est point seulement durant le premier siècle de l'ère chrétienne que de tels miracles sont mentionnés. La tradition se continue sans interruption jusqu'à nos jours où les faits étranges qui se passent à Lourdes paraissent venir la confirmer.

En présence de pareils événements la pensée protestante est hésitante.

Parmi les théologiens une minorité, qui va diminuant de jour en jour, se rattache franchement à la tradition biblique et accepte telle quelle l'historicité des faits miraculeux dont la Bible nous a conservé le souvenir. D'autres théologiens, tout en gardant la conception traditionnelle des miracles, établissent un triage parmi ceux-ci. Les miracles qui ont Jésus pour auteur sont certainement authentiques ; quant à ceux accomplis par les apôtres et les prophètes de l'ancienne alliance, ils sont pour la plupart sujets à caution ; en fait le premier siècle de l'ère chrétienne fut une époque privilégiée, illuminée par l'apparition de Jésus-Christ ; à mesure que l'on s'en éloigne, les récits miraculeux deviennent de plus en plus légendaires. Mais, remarquons-le, ne tenir pour miraculeux que les faits rapportés par toute la Bible, ou par certains livres de la Bible, n'est pas conforme à la pensée des Evangiles, car Jésus lui-même l'a déclaré : « celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes ».

Aux yeux de plusieurs penseurs protestants, Ritschl a trouvé la solution du problème. Les phénomènes matériels sont soumis à un déterminisme inflexible que Dieu lui-même a établi et que, par respect pour lui-même, il ne saurait modifier. Les faits qui se produisent dans la nature sont donc pour le chrétien l'expression de la volonté divine et ils peuvent à ce titre être considérés comme des miracles. Mais en fait une pareille solution anéantit la portée des événements miraculeux tels qu'ils nous sont rapportés par la Bible, car ceux-ci nous montrent Dieu modifiant incessamment et par amour pour ses créatures le cours naturel des choses.

Une conception nouvelle et qui paraît jouir d'une grande faveur est la suivante. Dieu ne peut pas vouloir la nature telle que les sciences nous la révèlent de plus en plus exactement. Les atroces cruautés dont le monde est le théâtre, la lutte pour la vie qui force tous les êtres à se dévorer entre eux, qu'ils soient hommes ou animaux, les catastrophes stupides et brutales qui plongent brusquement des familles entières dans le deuil et la souffrance, les misères physiques et morales dont nous sommes les témoins, tout cela ne peut avoir été voulu de Dieu. Non, la nature est l'œuvre d'une ou de plusieurs puissances malfaisantes contre lesquelles Dieu lutte sans cesse, et desquelles il espère triompher un jour. Dans le terrible combat qu'il livre, il nous appelle à son secours. Nous devons être, suivant l'expression de l'apôtre Paul, ouvriers avec Dieu et de notre effort comme de notre persévérance dépendra en partie l'issue de la lutte dont tout l'univers est le théâtre. Dieu n'est pas le Dieu tout puissant auquel tant de générations ont cru. Son pouvoir est limité par le déterminisme de ces lois naturelles que les sciences nous ont appris à connaître. Seule la vie spirituelle lui appartient et c'est par le développement de cette vie dans l'univers qu'il peut espérer faire échec un jour à l'inertie du monde matériel et la vaincre par le triomphe du bien.

Cette conception est séduisante au premier abord. Dieu

apparaît comme justifié de l'existence du mal dans le monde, et le problème, que Job résolvait en disant : « Quoi ! nous recevons de Dieu le bien et nous ne recevons pas le mal ? » ce problème disparaît. En outre, ce n'est pas seulement pour son salut et celui des autres hommes que le chrétien est appelé à peiner ; il devient un acteur essentiel dans la lutte cosmogonique qui se livre depuis l'origine du monde. L'effort moral apparaît ainsi comme plus réel et plus vrai.

Mais à y regarder de près, cette solution n'est-elle pas la négation de tout ce qui a fait la force et l'énergie de la foi chrétienne ?

A quoi bon invoquer un Dieu dont la puissance est limitée et dont le triomphe final sur le mal n'est pas même certain. De plus, les réactions du monde matériel sur notre vie spirituelle sont incessantes, et l'intégrité de cette dernière n'est assurée que si Dieu règne en maître dans le premier. Si le chrétien doit désespérer de la puissance divine, pourquoi ne pas organiser sa vie tout entière en dehors de Dieu ? Il vaut mieux vivre sans Dieu un idéal de fraternité humaine et de bonheur relatif que de prendre part à une lutte cosmogonique dont nous ignorons les origines et la portée pour l'avenir.

On le voit, le problème du miracle reste un problème capital pour la foi chrétienne et à la solution duquel est liée son existence. C'est ce que les apologistes catholiques ont compris, et il est intéressant de suivre les efforts qu'ils tentent afin de maintenir la réalité du miracle à côté des découvertes scientifiques.

Parmi ces efforts, l'un des plus caractéristiques est celui de M. Le Roy. A plusieurs reprises durant ces dernières années, M. Le Roy avait exposé ses vues sur le miracle dans divers ouvrages et revues (1) ; tout récemment il les a soumises à un groupe de philosophes parmi les plus distin-

(1) Voir l'excellent résumé qu'en a donné M. S. GAGNEBIN dans sa thèse : *La philosophie de l'intuition*.

gués que la France compte actuellement (1). La discussion qui a suivi son exposé est des plus suggestives.

C'est avant tout le miracle, en tant qu'il est un phénomène sensible dont M. Le Roy se propose l'étude, et ce phénomène sensible peut être perçu aussi bien à notre époque que dans le passé. Sur ce point M. Le Roy reste fidèle à la tradition du catholicisme qui est elle-même plus en accord avec la pensée biblique que le protestantisme. En effet, si des miracles se sont manifestés au cours des âges, il est arbitraire et peu religieux d'en limiter la production à une période plus ou moins étendue de l'histoire chrétienne. M. Le Roy laissera donc de côté les miracles bibliques pour ne pas avoir à aborder les questions d'historicité et d'authenticité, que certains d'entre eux peuvent soulever. Il se bornera à étudier « un groupe de faits assignables dont le type est fourni par les guérisons observées à Lourdes et qui furent autrefois constatées également à Epidaure dans la Grèce antique. La réalité de ces faits paraît incontestable. » Comment les expliquer ?

Il faut tout d'abord définir ce qu'on entend par miracle :

Le miracle, dit M. Le Roy, ne saurait être une dérogation aux lois de la nature, car c'est supposer qu'un phénomène puisse se produire tout en échappant aux conditions qui régissent l'apparition des phénomènes. Ce qui est non seulement monstrueux, mais impensable. (2)

Pour une raison analogue il faut rejeter le miracle comme étant un fait qui surpasse la puissance de la nature, car celle-ci est indéterminable à priori, et l'observation seule nous apprend quelles sont les limites de cette puissance.

Plusieurs traités théologiques définissent le fait miraculeux comme exceptionnel en ce sens qu'il a Dieu pour cause ; mais au point de vue religieux, Dieu est cause de

(1) *Bulletin de la Société française de philosophie*, mars 1912.

(2) Dans un article paru en 1897 dans la *Revue de théologie et de philosophie*, M. Albert Schinz développe la même idée d'une façon suggestive et intéressante.

tout et l'on ne voit pas comment distinguer en Dieu une action miraculeuse d'une action ordinaire.

Pour d'autres théologiens enfin le miracle n'existe pas en dehors de la lecture qu'en fait l'âme religieuse ; mais s'il en est ainsi, tout peut être appelé miracle, car pour l'âme dont la vie religieuse est profonde, chaque événement comporte une interprétation spirituelle.

Toutes ces définitions, poursuit M. Le Roy, renferment un élément de vérité. Il en résulte que, pour définir le miracle, deux groupes de caractères sont requis, les uns matériels, les autres spirituels.

Pour être miraculeux, un fait devra être extraordinaire, c'est-à-dire impliquer une apparition sensible et faire en même temps contraste dans la suite phénoménale où il est inséré. Il sera en outre un signe, c'est-à-dire qu'il doit comporter une signification religieuse ; de plus la production du fait miraculeux est imprévisible et ne peut être comparée qu'à la liberté créatrice. Tout miracle implique ainsi une matière et une signification. Cherchons à préciser de quelle manière.

Par son côté matériel le miracle affleure dans le plan du sensible et devient ainsi un objet d'étude possible pour le savant, car « le miracle venant chercher le physicien chez lui ne peut lui échapper totalement. Une physique du miracle est donc légitime et nécessaire ». Cette physique est-elle réalisable, c'est-à-dire est-il possible d'établir un cadre d'intelligibilité où puissent prendre place les faits matériellement merveilleux qui constituent le corps du miracle ? La tâche n'est pas insurmontable à l'heure actuelle, affirme M. Le Roy.

La nature ne nous apparaît plus comme soumise à un mécanisme rigoureux dont tous les rouages seraient parfaitement agencés. Les ensembles de faits qui forment le monde matériel n'ont pas tous le même genre de réalité. Dans la fermentation qui constitue la vie de la matière, certains éléments se sont figés ; ils sont devenus inertes et ils obéissent à des lois purement mécaniques ; mais d'autres éléments s'épanouissent en liberté relative comme c'est le



cas dans les phénomènes biologiques et les lois qui règlent l'apparition de ces derniers n'ont plus la précision mathématique qui caractérise les lois mécaniques. Il y a donc plusieurs plans hétérogènes dans le déterminisme qui régit les phénomènes naturels ; bien plus, le déterminisme ondoyant par lequel les faits si complexes de la biologie affirment leur continuité, réagit sans cesse sur le mécanisme des phénomènes inertes. A la limite on peut concevoir une action de la vie spirituelle sur la vie matérielle et c'est là que prendrait place le miracle.

En fait et partout le miracle, en tant que manifestation sensible, suppose la foi. Ainsi, « envisagé dans sa matière, le miracle manifesterait le pouvoir causal de la foi, celle-ci n'étant pas seulement source de représentations, mais force véritable capable d'intervenir avec efficacité même parmi les forces physiques ». Le miracle au point de vue matériel est ainsi un fait naturel explicable ; seulement son explication n'est pas du type physique, et fait intervenir l'action créatrice de l'esprit.

Toutefois, il ne suffit pas qu'un fait remplisse ces conditions matérielles pour être miraculeux, car le miracle au sens plein du terme comporte une signification religieuse dont le phénomène physique n'est que le véhicule. Les faits à l'origine desquels nous trouvons la foi comme cause productrice sont tous candidats au titre de miracles ; mais parmi ceux-ci, si nous avons bien compris M. Le Roy, certains pourront être de faux miracles, d'autres seront simplement des faits qui jusqu'à présent sont restés inexplicables pour la science autrement que par la foi. Les vrais miracles seront ceux à la base desquels existe une vraie foi, c'est-à-dire « une foi conforme à la réalité des choses, à la nature et aux exigences profondes de l'esprit ». Et cette foi ne peut être produite que par Dieu. L'action de Dieu dans le miracle a donc « pour terme immédiat la foi génératrice et non point directement la matérialité du fait et c'est par le moyen de cette foi que cette matérialité est produite ».



En résumé il existe dans la nature des faits extraordinaires, qui tout en se rattachant à une série de phénomènes naturels font contraste par l'intensité soudaine de leur apparition. Des faits de ce genre sont de vrais miracles s'ils sont produits par la foi en Dieu.

Telle est la conception défendue par M. Le Roy. On ne saurait nier le grand intérêt qu'elle présente. M. Le Roy a parfaitement compris que s'il y a un problème du miracle concernant les rapports de la foi religieuse et du monde matériel, ce problème se pose à propos des événements aussi bien actuels que passés. Mais dans la solution qu'il donne il espère ne pas modifier dans leur essence les termes du problème tels que la tradition judéo chrétienne les a posés depuis les origines jusqu'à nos jours. Or, cet espoir paraît chimérique.

Au cours de la discussion M. Brunschwieg a parfaitement montré que les groupes de faits miraculeux envisagés par la tradition étaient incompatibles avec la définition du miracle donnée par M. Le Roy. D'après la tradition le miracle est un fait contraire au cours régulier des choses, c'est-à-dire en langage moderne contraire aux lois ordinairement constatées. Le changement de l'eau en vin est un fait anti-chimique et dont le caractère miraculeux aurait pu être vérifié. Le miracle éclate aux yeux, et son rôle est de confirmer ou de faire naître la foi. « *Ab exterioribus ad interiora.* »

La conception de M. Le Roy est diamétralement opposée. Le miracle n'est pas seulement pour la foi, il n'est que par la foi. Celle-ci n'intervient pas après le miracle comme principe d'interprétation; elle est avant le miracle comme principe d'action.

Suivant l'idée traditionnelle l'homme est un témoin devant qui se déroule le conflit de forces supérieures. Pour M. Le Roy l'homme est tout autre chose qu'un témoin; il est lui-même l'agent du miracle, le médium nécessaire à sa production.

Il en résulte une conséquence capitale, en ce qui concerne la nature même des faits miraculeux. Au point de vue traditionnel, les miracles peuvent être d'ordre astronomique ou chimique et comme tels ils heurtent de front les sciences. M. Le Roy ne retient des miracles que le menu fretin, suivant l'expression de M. Loisy, à savoir ceux qui appartiennent au domaine de la psychophysiologie, domaine dans lequel les rapports du matériel et du spirituel sont encore mal définis.

M. Le Roy est d'accord avec ces critiques ; mais il déclare que la conception traditionnelle du miracle est une conception magique, tandis qu'il cherche, lui, à donner une interprétation religieuse du fait miraculeux. Mais cette distinction n'est pas fondée, car la plupart des miracles bibliques n'ont à aucun degré l'apparence de faits magiquement opérés et ils témoignent au contraire d'une signification profondément spirituelle et religieuse. Qu'un miracle soit d'ordre chimique plutôt que biologique, il n'est pas nécessairement magique pour cela, car tout dépend du but et des causes qui en justifient l'apparition.

A notre sens la position adoptée par M. Le Roy est insoutenable. D'une part le miracle conçu en tant que dérogation au cours naturel des choses lui apparaît comme un monstre intellectuel, et d'autre part le miracle doit être affirmé comme apparaissant librement au sein de la réalité, et s'y manifestant d'une façon sensible aux yeux du savant.

Dans l'espoir de résoudre ce problème insoluble, M. Le Roy choisit comme objet de son étude un groupe de faits qui sont frontière entre le spirituel et le matériel et où, semble-t-il, les faits miraculeux se manifestent encore à l'heure actuelle. Mais au point de vue religieux cette attitude est incompréhensible. Les miracles, s'ils existent, doivent se produire aussi bien dans les phénomènes mécaniques et physiques que dans les phénomènes biologiques, car la vie spirituelle est opprimée aussi bien par les premiers que par les seconds. De plus, si c'est à l'observation

contrôlée que l'on fait appel pour confirmer le caractère extraordinaire des faits qui se produisent à Lourdes, par exemple, il ne semble pas que l'on soit sur un terrain bien solide. C'est du moins l'impression que laisse l'étude impartiale et consciencieuse consacrée par M. Chide à ce sujet (1). L'instantanéité des guérisons constatées n'est jamais absolue ; on observe simplement des guérisons plus rapides qu'à l'ordinaire. Et des faits de ce genre paraissent tenir à des lois que la science est à même de constater, si elle n'en explique pas la nature.

Selon nous il est chimérique de vouloir nier ou prouver à propos de tel fait particulier l'intervention miraculeuse, dans la nature, de Dieu ou de tout autre agent supposé libre, et voici pourquoi.

L'existence de n'importe quel phénomène, mécanique ou biologique, est liée à des conditions suffisamment déterminées pour que les lois établies par les sciences soient toujours satisfaites. D'autre part le déterminisme qui caractérise ces conditions ne saurait être posé comme absolu, à moins qu'on n'érige en fait un principe de recherche indispensable à l'activité scientifique, mais qui n'en reste pas moins idéal. En effet, tout ce que l'on peut dire se résume en ceci : Il y a des relations constantes entre les phénomènes naturels, c'est là un fait d'expérience qui peu à peu s'est imposé aux hommes. Ces relations constantes peuvent en général s'exprimer sous forme d'équations mathématiques, ainsi que l'a montré le développement progressif des sciences. Toutefois les formules mathématiques qui restent pour chaque science l'idéal à atteindre ne traduisent pas d'une façon adéquate la structure de la réalité. Car, si elles en étaient l'expression rigoureuse, les principes qui servent de base aux lois physiques n'auraient pas les caractères relatifs et même contradictoires qu'ils présentent à l'investigation approfondie du savant. La réalité qui se révèle à nous dans le monde sen-

(1) *Revue philosophique*, septembre 1912.

sible se compose donc de relations constantes et de quelque chose d'autre. Quel rapport existe-t-il au juste entre ces relations constantes et ce quelque chose d'autre, c'est ce qu'il est impossible de préciser exactement.

Dès lors, croire au miracle c'est croire à l'intervention de Dieu dans cette portion de la réalité sous-jacente aux relations phénoménales explicitées par la science. Mais cette intervention de Dieu au sein de la nature est un article de foi aussi indémontrable théoriquement que l'action de Dieu dans le monde spirituel. Jamais aucun croyant ne pourra démontrer à autrui, par voie d'un raisonnement rigoureux, que Dieu agit réellement dans son cœur, alors même que cette conviction est pour lui éclatante de certitude et de clarté. Il en est de même pour le monde des phénomènes matériels.

Un montagnard gravit une paroi vertigineuse des Alpes ; une pierre détachée des hauteurs, sans qu'il en soit averti, passe à quelques centimètres de sa tête. Si ce montagnard est chrétien, il aura la conviction d'avoir été préservé miraculeusement de la mort. Mais est-ce en imprimant à son corps un mouvement involontaire que Dieu l'a sauvé, ou est-ce en intervenant directement dans les circonstances qui ont précédé ou accompagné la chute de la pierre ? Ce fait reste à jamais un mystère. Toutefois, dans ce cas et dans d'autres semblables, la foi en une intervention réelle de Dieu reste une attitude légitime, bien qu'elle ne puisse se justifier par un appel à des constatations scientifiques. Comme nous l'avons vu, la réalité dont se compose le monde sensible ne se laisse pas épuiser par les lois que les sciences parviennent à formuler, et des miracles matériels de nos jours encore peuvent se produire, si Dieu existe.

Mais quelle est l'importance religieuse de cette croyance aux miracles et pourquoi le chrétien s'efforce-t-il d'affirmer, en face des progrès de la science, qu'elle est fondée, même à l'égard des faits matériels ? Est-ce à cause des avantages personnels qu'il prétend retirer d'une semblable croyance,

comme fréquemment, et à juste titre quelquefois, on le lui reproche ? Nous ne le pensons pas. La foi au miracle dans tous les domaines traduit d'une façon profonde la conviction qui est la base et la raison d'être du christianisme : Dieu est un Dieu d'amour qui voulant fonder un royaume d'êtres libres et spirituels dispose librement du monde matériel en vue de ce but suprême. Dans les siècles passés, alors que les sciences n'étaient qu'imparfaitement constituées, cette conviction s'exprimait en proclamant des faits où l'intervention directe de Dieu était visible et indiscutable pour tous les témoins, croyants et incrédules. Mais il est infiniment probable que les faits en question n'avaient pas ce caractère et qu'en réalité ils ne différaient en rien de ceux que nous pourrions constater à notre époque. Or, ainsi que nous l'avons fait remarquer, il est impossible de nos jours de vérifier objectivement l'intervention miraculeuse de Dieu dans la nature. Cette intervention reste un postulat religieux dont le contrôle échappe à la science. Tout fait particulier est susceptible dans certaines limites d'une explication scientifique, mais d'autre part l'ensemble de toutes les raisons qui ont concouru à sa production échappe à une connaissance scientifique absolue, et l'intervention de Dieu dans la nature reste possible.

Ainsi, ce ne sont pas les sciences comme telles qui rendent le problème du miracle plus redoutable à l'heure actuelle que par le passé, car leurs progrès ont simplement contribué à épurer la conception que l'on peut se faire de l'action de Dieu dans le monde.

Le problème qui subsiste de plus en plus insoluble, semble-t-il, est celui-ci : Dieu peut intervenir dans la marche des événements et des faits de toute espèce auxquels est liée la vie humaine, et ici peu importe le mode de son intervention, pourvu que celle-ci soit affirmée comme réelle. Dieu peut intervenir et cependant il se produit constamment des faits et des accidents qui atteignent l'humanité et augmentent ses souffrances sans bénéfice moral apparent.

Là est le mystère scandaleux auquel semble venir s'achopper la foi chrétienne après tant de siècles de travail et d'espérance.

Mais ce mystère ne concerne plus les rapports des sciences et de la foi ; il appartient tout entier à cette dernière. C'est indépendamment des sciences et par des considérations d'un tout autre ordre que le chrétien affirme l'intervention de Dieu dans l'univers et s'efforce, sinon de justifier, du moins d'accepter le maintien du mal, de la souffrance tant physique que morale au sein du monde où se déploie son activité.

Nous essayerons de traiter prochainement la question du miracle à ce point de vue. Mais, disons-le d'emblée, il est un fait qui ne peut manquer de frapper celui qui étudie les origines et l'histoire du christianisme. Les plus grands héros de cette histoire ont sympathisé mieux que personne avec les souffrances de toute nature qui accablaient leurs frères ; bien plus leur vie entière s'est consumée à les soulager. Ils en ont ainsi pénétré toute la profondeur et cependant ils ont proclamé avec une assurance de plus en plus ferme l'intervention dans ce monde du Dieu sans la volonté duquel aucun passereau ne tombe à terre.

ARNOLD REYMOND.

---